

I

Crouched where the open upland billows down
 Into the valley where the river flows,
 She is as any other country town,
 That little lives or marks or hears or knows.

And she can teach but little. She has not
 The wonder and the surging and the roar
 Of striving cities. Only things forgot
 That once were beautiful, but now no more,

Has she to give us. Yet to one or two
 She first brought knowledge, and it was for her
 To open first our eyes, until we knew
 How great, immeasurably great, we were.

I, who have walked along her downs in dreams,
 And known her tenderness, and felt her might,
 And sometimes by her meadows and her streams
 Have drunk deep-storied secrets of delight,

Have had my moments there, when I have been
 Unwittingly aware of something more,
 Some beautiful aspect, that I had seen
 With mute unspeculative eyes before;

Have had my times, when though the earth did wear
 Her self-same trees and grasses, I could see
 The revelation that is always there,
 But somehow is not always clear to me.

I

Accroupie à l'endroit où le plateau ras, enfant,
Incline vers la vallée où s'écoule le fleuve,
Elle ressemble à toute autre ville de province,
Qui vit, marque, entend ou sait peu de choses.

Et ne vous en apprend guère plus. Il lui manque
La merveille, l'élan et la clameur
Des grandes villes batailleuses. Rien que vestiges oubliés,
Splendides autrefois, mais désormais sans grâce,

A-t-elle à nous donner. Pourtant, à quelques-uns
Apporta-t-elle les rudiments, et c'est elle
Qui d'abord nous ouvrit les yeux, et nous apprit
L'infinie grandeur, illimitée, de notre vie.

Moi qui ai parcouru en rêve ses collines,
Et connu sa tendresse, ressenti sa puissance,
Et parfois, le long de ses prairies et de ses cours d'eau,
Ai bu de délicieux secrets enfouis,

J'ai vécu là de bons moments, moments
Inconscients de conscience supérieure,
D'une beauté, auparavant perçue
D'un œil muet, inerte ;

J'y ai connu ces instants où, même si la terre portait
Toujours ses mêmes arbres, ses mêmes herbes, je voyais
La révélation qui jamais ne disparaît,
Mais qui d'une façon ou d'une autre ne m'apparaît pas toujours avec clarté.

II

So, long ago, one halted on his way
 And sent his company and cattle on;
 His caravan trooped darkling far away
 Into the night, and he was left alone.

And he was left alone. And, lo, a man
 There wrestled with him till the break of day.
 The brook was silent and the night was wan.
 And when the dawn was come, he passed away.

The sinew of the hollow of his thigh
 Was shrunken, as he wrestled there alone.
 The brook was silent, but the dawn was nigh.
 The stranger named him Israel and was gone.

And the sun rose on Jacob ; and he knew
 That he was no more Jacob, but had grown
 A more immortal vaster spirit, who
 Had seen God face to face, and still lived on.

The plain that seemed to stretch away to God,
 The brook that saw and heard and knew no fear,
 Were now the self-same soul as he who stood
 And waited for his brother to draw near.

For God had wrestled with him, and was gone.
 He looked around and only God remained.
 The dawn, the desert, he and God were one.
 – And Esau came to meet him, travel-stained.

III

So, there, when sunset made the downs look new
 And earth gave up her colours to the sky,
 And far away the little city grew
 Half into sight, new-visioned was my eye.

II

C'est ainsi qu'il y a longtemps quelqu'un fit halte sur son chemin
Laisant sa troupe et le bétail aller plus avant ;
Ses caravanes assemblées s'éloignèrent, se confondant
Avec la nuit, et il demeura seul.

Il demeura seul. Et, alors, un homme là
Lutta avec lui jusqu'au point du jour.
Le ruisseau était muet et la nuit, pâle.
Et quand l'aube vint, il disparut.

Le muscle, au creux de sa cuisse,
Se contracta, comme il luttait là seul.
Le ruisseau était muet, mais l'aube, proche.
L'inconnu le nomma Israël et s'en alla.

Et le soleil se leva sur Jacob ; et il savait
Qu'il n'était plus Jacob, mais s'était transformé
En un esprit plus vaste, plus immortel, qui
Avait vu Dieu face contre face, et cependant vivait encore.

La plaine qui paraissait au loin s'estomper jusqu'à Dieu,
Le ruisseau qui ne voyait, n'entendait, ne connaissait nulle crainte,
Partageaient désormais la même âme que lui, qui se tenait là
A attendre que vienne son frère.

Car Dieu avait lutté avec lui, et disparu.
Il regarda autour de lui, et seul Dieu demeurerait.
L'aube, le désert, lui et Dieu étaient tout un.
– Et Esaü vint à sa rencontre, souillé du voyage.

III

Ainsi, là-bas, quand le couchant renouvela l'aspect des collines
Et que la terre abandonna au ciel ses couleurs
Qu'au loin la petite cité apparaissait
A moitié, mon regard renouvela sa vision.